

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 48

Artikel: Woodstown
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avaient été transformés en dortoirs, au moyen d'une épaisse couche de paille.

La curiosité publique était tour à tour partagée entre le Château, l'Hôtel-de-ville et le Casino. Tel détachement appelé à Lausanne, après avoir fait acte de présence sur la cour du Château, descendait en ville et allait rejoindre le camp révolutionnaire. Sur ces entrefaites, une énorme colonne de citoyens armés de fusils, de sabres ou de gourdins, s'ébranlait sur la place du Casino, et, grossissant dans sa route, venait, par la Madelaine, déboucher sur la place de la Riponne, où stationnait le bataillon Chappuis. La colonne du Casino ne se laissa point intimider par cet appareil militaire. Bientôt, de nombreux cris sortirent de son sein : *A nous, à nous, venez à nous, ne sommes-nous pas tous des frères !* — *Oui, nous venons à vous !* répond le bataillon, et aussitôt une défection générale parcourt les rangs et va grossir ceux de la colonne. M. Eytel, qui commandait cette dernière, continuant sa marche, arriva à la porte St-Maire. Quelques troupes étaient encore échelonnées sur la place du Château, sous les ordres du colonel Bontemps, et une sanglante rencontre était imminente. Déjà M. Eytel allait entraîner sa colonne sous la voûte de la porte, lorsque M. Druey se présenta tout à coup et lui annonça la démission du Conseil d'Etat. Cependant, le peuple voulait s'en assurer *de visu* et pénétrer au Château; mais il finit par céder aux sollicitations de MM. Druey et Blanchenay, qui firent diriger la colonne sur la place de Montbenon.

En passant devant l'hôpital, où J.-P. Luquiens était enfermé pour délit de presse, plusieurs voix demandèrent sa délivrance. Sa mise en liberté fut immédiatement obtenue; Luquiens fut assis sur une échelle et porté triomphalement sur Montbenon par de robustes épaules.

L'affluence était si grande au carrefour des rues du Chêne et de la place de St-François, le Grand-Pont était, dans toute sa longueur, rempli d'une foule si compacte, que la colonne dut s'arrêter pour laisser écouler ces flots populaires.

Arrivée sur Montbenon, la foule, groupée autour d'un tilleul séculaire, contre lequel se dressait une échelle servant de tribune à Druey et autres orateurs, se constitua en assemblée populaire générale du canton et nomma un gouvernement provisoire, qui se rendit au Casino, dans une petite pièce dite le *Salon rouge*, et entra immédiatement en fonctions.

La colonne d'Aigle, composée d'environ 2,000 citoyens, exténués de fatigue, et ayant en tête les frères Ch. et F. Veillon, arriva dans la soirée; son entrée en ville fut d'un effet saisissant.

Une seconde assemblée populaire eut lieu, le 15, sous la Grenette, entre 11 heures et midi. Elle confirma les résolutions prises la veille sur Montbenon, ainsi que la nomination du gouvernement provisoire. Puis les citoyens se formèrent en colonne et accompagnèrent au Château, par le Chemin-Neuf, les hommes auxquels ils venaient de confier les destinées de la patrie. Le soleil illuminait cette grande

scène; l'air grave et recueilli des assistants, la marche solennelle de cet immense cortège annonçaient qu'un grand acte s'était accompli.

Woodstown.

L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors, abritée tout autour par des collines boisées, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures; et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville, à peine tracées, étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour venir à bout de cette résistance, où s'émoussait le fer des cognées et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplissait l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres, au-dessus, flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, tout en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, — Woodstown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve et trois mille de ses arbres gigantesques. Tout Woodstown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, les toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi, quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards !

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Woodstown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de souris, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursofflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — « C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera. »

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le

planter des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escaliers. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : « Regardez donc la forêt ! » et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes, s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Woodstown commença à comprendre et à avoir peur. Evidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve, et ses arbres abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant, tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herbes, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Woodstown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses ; puis, comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs, volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes, qui cherchent des abris sûrs au creux de ces arbres si vite poussés, installaient leurs rayons de miel, comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient au bras des bûcherons, garrottaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajoux ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'était fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Woodstown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau ! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins ; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit des bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd

d'écroulement, dernier écho de la ruine ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis, plus rien que le silence vibrant, bruisant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Woodstown.

Les demoiselles de la campagne.

Il y a quelque trente ans, le titre de cet article eût paru purement fantaisiste. On eût crié au paradoxe. C'est qu'alors, dans le dictionnaire du village, le mot *demoiselle* n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui.

Demoiselle éveillait naturellement l'idée d'éducation et d'allures citadines, de vêtements coupés et portés d'une manière spéciale. La demoiselle avait des gants et un parasol pour garantir son épiderme de l'ardeur du soleil. Elle jouait du piano, connaissait la littérature, mais, en revanche, n'avait que des notions vagues sur les travaux des champs.

La demoiselle se mariait ordinairement à la ville, où la retenaient ses goûts et où elle pouvait utiliser ses aptitudes.

A la campagne, il n'y avait pas de *demoiselles*, il n'y avait que des *filles*. De la fille du journalier, jusqu'à celle du plus gros propriétaire, chacune était simple dans sa mise, et portait un costume approprié à sa vocation. Ce costume était à peu près identique pour toutes les classes. Les personnes aisées se distinguaient par une robe plus cossue, un chapeau d'une paille plus fine, ou simplement par la largeur du ruban qui entourait celui-ci. Pas d'ornements coûteux, ni d'appendices criards. Lorsqu'on faisait un vêtement neuf, on avait soin de choisir une étoffe propre à être portée plus tard pour le travail de tous les jours. C'est qu'alors, à tous les degrés de l'échelle dont se compose la population agricole, tous et toutes travaillaient aux champs.

Elles allaient bras nus, un large chapeau sur la tête. Légères et vigoureuses, le cœur à l'ouvrage, elles faisaient bravement leur devoir. Nos villageoises, rompues à la vie extérieure, avaient le corps assoupli à tous les travaux agricoles. Elles savaient, au besoin, suppléer leurs pères et leurs frères dans les soins du bétail, et n'en rougissaient pas.

Puis, quand venait l'arrière-saison, que les récoltes étaient rentrées, nos jeunes filles tiraient leurs rouets de la chambre haute et filaient, durant les longs soirs, le fil et la laine destinés à renouveler la garde-robe.

Ce qui ne les empêchait ni d'orner leur esprit par de saines lectures, ni de s'égayer par des chansons naïves ou des rondes populaires.

Y avait-il quelque fête au village ? Point de distinctions, ni d'esprit de caste. On ne voyait ni jeunesse dorée, ni parias. Toutes les filles et tous les garçons. La démocratie dans le plaisir.

On voyait passer les jeunes filles allègres et joyeuses, un râteau ou une bêche sur l'épaule,